Notre langue et nous-mêmes : variations sur un thème ancien

Autor(en): **Walter, Richard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **42 (1937)**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-553638

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Notre langue et nous-mêmes

Variations sur un thème ancien

RICHARD WALTER

Chaque peuple manifeste envers sa langue des sentiments, des tendances qui jettent sur son idiosyncrasie des lueurs révélatrices. Pour l'un, la langue n'est qu'un serviteur mécanique et impeccable, pour tel autre une maîtresse exigeante, pour tel troisième enfin une mystérieuse divinité.

Sans doute, cette attitude dépend dans une large mesure du degré de culture des individus; mais, plus ou moins marquée, instinctive ou raisonnée, elle apparaît dans toutes les classes de la population, selon le caractère propre des groupes linguistiques.

Ainsi nous trouvons dans l'attitude de l'Espagnol à l'égard de son idiome (le plus facile, le plus banal aussi, le plus « démonétisé », si j'ose dire), la joie instinctive de l'enfant qui joue, du jongleur qui déroule à l'infini ses somptueuses guirlandes, du virtuose primitif que transportent l'ivresse des sons, la volupté des gammes et des traits brillants, la frénésie des trilles et des cadences. Et souvent, dans ce feu d'artifice d'une langue cristallisée depuis des siècles, le baroquisme l'emporte sur le raisonnement, le plaisir de l'arabesque sur la clarté de la ligne.

En s'exprimant dans son parler vigoureux, le Catalan, au contraire, accomplit presque un sacerdoce. Il aime sa langue avec la tendresse attentive que l'on porte à un enfant longtemps négligé et que l'on ramène doucement sur la bonne voie. En Catalogne, la langue est un élément essentiel du patriotisme.

Chez l'Anglais, c'est encore autre chose. Cet idiome si riche en sonorités, au vocabulaire inépuisable, ne dirait-on pas qu'il s'efforce d'en faire quelque chose de sec et de terne? La langue anglaise, essentiellement *statique,* trouve un nom pour toute chose humaine et divine, mais, pauvre en formes, ne réussit point à animer cet infini

fourmillement. Pour l'Anglais, la langue est un domestique bien stylé, qui exécute impeccablement tous les travaux quotidiens. Et il n'est point nécessaire d'aimer un domestique.

La langue de Gœthe et d'Hitler, au contraire, c'est par excellence la langue *dynamique,* la langue de l'éternel devenir. Chaque mot, même le plus banal, traîne après lui une espèce de halo, de résonance, comme un accord dont la pédale prolongerait la vibration. Langue plus robuste que le français, parce qu'à peine encore cristallisée, plus proche de la terre et même de la noire magie. Les mots et leur musique, souvent allitérative, ont une puissance sourde et incantatoire: *das Dritte Reich, Blut und Boden, die schwarze Schmach,* dont le national-socialisme a su tirer un parti admirable, créant en même temps de toutes pièces l'art oratoire germanique. Pour le citoyen allemand, sa langue est l'expression mystique de la race et de la terre. Il ne lui demande pas d'être l'expression de la logique et de la raison; elle ne saurait l'être d'ailleurs de par sa pauvreté en nuances de pensée, de par l'imprécision que cache sa précision apparente. Les discours de Hitler, vaticinations wagnériennes admirablement orchestrées, dont les fulgurantes envolées s'étaient sur des arguments enfantins, sont la manifestation la plus éclatante de cette hallucinante emprise du verbe.

Pour le Français, la langue n'est ni au-dessus, ni au-dessous de lui: elle est en lui. Elle est plus que la forme de sa pensée, elle est sa pensée même. Les mots n'ont pas de résonance, évidemment; ils sont devenus de simples signes algébriques, des notions abstraites. Mais le Français ne parle pas par mots; il parle par phrases; c'est dans la phrase qu'il triomphe. Pour lui, la note de musique en elle-même n'est rien, c'est la gamme entière qui compte, la nuance, le phrasé, la ligne mélodique.

Et c'est dans la phrase que le Français montre cette résonance, cette musique que l'Allemand trouve dans ses mots. L'Allemand, en parlant, agrège des matériaux les uns aux autres, ficelant hâtivement le tout d'un infinitif ou d'un participe qui, placés à la fin, obligent l'auditeur à rester en suspens. Le Français a l'instinct de cette mélodie parlée qui fait le charme de sa conversation. Il aime sa langue d'un amour surtout raisonné; elle est pour lui un instrument non seulement utile mais agréable, dont il joue avec un plaisir sans cesse renouvelé. Et pour cet instrument ancien il éprouve la plus grande vénération, veille à ce qu'il soit bien au point, bien brillant, bien accordé. Et s'il marque parfois une préférence pour la chose bien dite plutôt que bien pensée, il réussit presque toujours à harmoniser

les deux choses; sa phrase souple et nerveuse, élégante et robuste suit comme une ombre fidèle les méandres de sa pensée.

On ne saurait mieux marquer la différence entre les deux langues, celle de Schiller et celle de Racine qu'en comparant les pianos allemands et les pianos français. Dans le Blüthner par exemple, chaque note, chaque accord roule de larges ondes, profondes et vibrantes, tandis qu'Erard ou Pleyel ont une sonorité claire mais un peu pauvre. Pour Beethoven, Schubert, Brahms, le Blüthner est merveilleux; pour Rameau ou Mozart, la ligne s'estompe, la polyphonie s'embourbe. Au contraire, Erard et Pleyel donnent à la moindre arabesque une élégance précise et lumineuse, échafaudent la structure de l'œuvre avec un équilibre constant, alliant la transparence à la solidité, la symétrie à la grâce.

C'est à la lumière de ces quelques remarques que nous essayerons de définir l'attitude des gens de chez nous, des Biennois de langue française surtout, puis des Jurassiens en général à l'égard de leur langue.

Mais nous devons examiner auparavant l'attitude du Suisse Allemand, car elle a certainement exercé une influence déterminante sur celle du Jurassien. En effet, avant d'être Suisse, le Jurassien est Bernois; il fait essentiellement partie d'un Etat de langue allemande, d'un Etat paysan et réaliste dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a ses idées à lui sur un certain nombre de points. Que nous le voulions ou non, englobés que nous sommes dans un certain régime alémanique, gouvernés par certaines lois, façonnés pour ainsi dire par tels principes, par telles traditions, nous ne pouvons pas ne pas en subir l'influence très nette.

Quelle est donc la position du Suisse Allemand à l'égard de sa langue maternelle? Il l'aime, c'est entendu, mais d'un amour assez vague, presque passif, comme on aime un vieux meuble pas très beau, pas très pratique, qu'on laisse gentiment s'abîmer un peu plus chaque jour. Il n'y apporte aucun sens critique, aucun désir d'amélioration. D'ailleurs comment pourrait-il en être autrement, puisqu'aucune loi écrite ne codifie ce parler fatalement soumis à toutes les corruptions. Les dialectes alémaniques sont des instruments aussi, mais combien imparfaits et malcommodes. A côté de l'allemand écrit, langue créatrice de mythes, puissamment évocatrice, ces dialectes sont vraiment pauvres. Ils n'ont plus de génitif; ils n'ont comme temps qu'un présent et un passé, remplaçant le futur par une forme adverbiale. Et le vocabulaire, qui abonde en termes concrets, accuse une carence complète dans l'abstraction. De là la difficulté d'expression du Suisse Allemand, cette rudesse qui n'est peut-être que de la

timidité, ce manque de nuances et de précision dans les sentiments et dans les idées. Il en résulte ces assemblées qui se traînent à l'infini, il en résulte aussi cet affreux dialecte parlementaire, farci de termes français et de « Hochdeutsch », qui fleurit particulièrement dans notre canton. Si le Suisse Allemand, et particulièrement le Bernois, s'essaie à parler le « bon allemand », qu'il déteste d'ailleurs cordialement, il aura toujours quelque chose d'artificiel, de raide, de guindé. D'ailleurs il se garde de trop bien parler, ses compatriotes le trouveraient « poseur ». Le Suisse Allemand, surtout le Bernois, a la phobie du beau langage, une crainte maladive de l'affectation et des grands mots; peur d'être trop distingué que parfois l'on peut et doit nommer tout simplement vulgarité, et qui donne prise à toutes les infiltrations du mauvais parler. Il exprime l'abstrait en tournant autour, longuement, sans se presser, par cercles concentriques; il approche plus ou moins du but, mais n'a pas ce désir de précision qui caractérise le Français de France. Nous pouvons donc dire pour conclure que l'indifférence du Suisse Allemand à l'égard de la forme et du terme propre se traduit par la pauvreté, la lourdeur et l'imprécision dans l'élocution, en particulier dans l'expression abstraite.

Et maintenant, quelle est notre attitude à nous, Biennois et Jurassiens?

Il faut naturellement distinguer les populations en contact direct avec le dialecte allemand, Biennois et habitants des régions frontières, de celles qui, jusqu'à un certain point vivent d'une existence linguistiquement autonome, et qui sont beaucoup moins contaminées. Cependant, même chez ces dernières, on doit malheureusement constater, envers la langue, *une attitude d'indifférence analogue à celle des Suisses-Allemands.* Sans doute, à Bienne le cas est particulièrement grave. Mais le même mal peut s'observer partout à un degré plus ou moins marqué. La langue française, merveilleux instrument, propre à exprimer avec une exactitude presque arithmétique toutes les combinaisons du raisonnement, fournissant pour chaque objet, chaque notion, un signe algébrique précis; le Biennois n'y voit qu'un outil; à l'égal de ses concitoyens allemands, il le manie avec une lourde et maladroite insouciance. Comme eux il n'a plus de futur, il dit « il veut pleuvoir » pour « il pleuvra », ou même « il veut venir pleuvoir » (« Es chunt go rägne »).

Le passé indéfini d'ailleurs est déjà attaqué également; on entend dire « hier il venait à 6 heures », au lieu de « il est venu ». Inutile d'insister par ailleurs sur les innombrables tournures germaniques « j'attends sur lui, je vais baigner, qu'est-ce que c'est pour un » et

sur la légion d'emprunts souvent parfaitement inutiles « un stump, un weck, un steck, un schneck »; le Biennois « reste » au « plain-pied » (qu'il écrit d'ailleurs *plein-pied)* ou au « parterre », suce des « tablettes », paye avec un « dix » ou un « cinq », « marronne après le stift » et quand bébé prend son biberon il dit qu'il *boit sa chope,* nous faisant croire à un cas vraiment affolant d'alcoolisme précoce. Au gymnase il apprend deux langues nouvelles, le dialecte pour le contact quotidien et le bon allemand comme langue de culture. Le français deviendra-t-il jamais pour lui le noble instrument de poésie et de précision, l'intermédiaire qui vous fait découvrir les vastes horizons des sciences et des arts? Il restera l'outil, le bon vieil ami un peu vulgaire pour l'usage de tous les jours. Le Biennois parlera, comme on dit, indistinctement les deux langues, il en retirera de grands avantages pratiques: il lui manquera toujours dans une certaine mesure, le « sens de la langue » et aussi cet amour de la langue, indispensables l'un et l'autre au raisonnement correct et à la pensée juste. Et c'est, à un degré moindre, la même chose partout: le contact direct ou indirect avec une langue différente, avec une façon particulière de concevoir les choses, qu'il s'agisse de juridiction ou d'instruction, de politique ou d'économie, a donné au Jurassien la même attitude d'indifférence, la même difficulté d'expression.

On me dira que le Français de France fait aussi des fautes. Sans doute, mais il y a la sanction, sanction de l'école, de l'opinion publique, de la presse. Il n'y a pas de sanction chez nous. Il n'y a pas non plus le puissant stimulant de l'exemple. L'éloquence, nous la considérons avec méfiance; beau style et beau langage sont synonymes de pose et d'affectation. Sans doute, nous avons deux langues à apprendre et le Français une seule. Mais s'il sait moins de choses que nous, il peut mieux s'en servir. Et le handicap d'une expression embarrassée et approximative nous met constamment en état d'infériorité, quels que soient notre talent, notre science ou notre valeur morale.

Y a-t-il un remède à cet état de choses? Sans doute, tout au fond de nous, nous éprouvons malgré tout cet amour instinctif de notre langue maternelle; amour qui est devenu raisonné, actif et efficace dans notre Emulation jurassienne, dont les efforts sont dignes d'éloges. Mais pour opérer un véritable redressement d'attitude il faudrait transformer radicalement tant de choses, enseignement, administration, lois et coutumes, que cela reste, pour l'instant, une utopie. Nous vivons trop bien sous le régime actuel. Ah, si notre langue courait un danger direct, si son existence même était compromise comme en Pologne d'avant-guerre, en Tyrol ou en Catalogne, nous nous mettrions soudain à bien parler, par opposition, par protesta-

tion, par esprit frondeur. L'exemple caractéristique de la Catalogne, où ce sont précisément les brimades de Madrid qui ont fait de l'idiome, auparavant dialecte méprisé et barbare, une langue moderne, riche et vigoureuse, donne certainement à réfléchir.

Mais l'Etat de Berne ne songe nullement à nous interdire de parler français et nous continuerons à le parler, tant bien que mal.

On a dit de la Suisse qu'elle était le pays des « réformettes » et non des réformes. Des « réformettes » dans le domaine de la langue, on en a déjà réalisé un certain nombre à Bienne et dans le Jura et l'on ne saurait nier leur utilité et leur efficacité. Qu'on ne prenne pas trop au tragique cette analyse un peu trop sombre, qui aura rempli son but si elle réveille chez quelques-uns la conscience d'un devoir à accomplir et d'un patrimoine à conserver.

Admirons au contraire que cette terre jurassienne ait réussi en dépit de ces difficultés, en dépit de cet état d'esprit, à produire d'excellents stylistes, de charmants poètes, des écrivains de valeur. Et l'existence même de la société qui nous réunit, à laquelle nous sommes fiers d'appartenir, n'est-elle pas l'indice d'une profonde vitalité et un réel espoir pour l'avenir!